

ruthe, die mit verstärktem wurzelvokal auch auf eine wurzel radh zurückführen, deren schwächung skr. ṛdh ist. Ist daher in ῥαδα, wie ich nicht zweifle, ein dem ahd. ruota gleiches substantiv zu erkennen, so ist der zweite theil des wortes leicht durch skr. manth schütteln, schwingen zu erklären, um so mehr als dieselbe wurzel auch im griechischen *μανθάνω* erhalten ist; die erste zusammenstellung beider gehört dem herrn B. v. Eckstein (recherches historiques sur l'humanité primitive p. 9) und die vermittlung ihrer begriffe ist in der bedeutung rauben (vgl. pramátha raub, *Προμηθεύς* und über die entwicklung von rauben aus schütteln vgl. 3. 430. scacan quatero und skâhari, schächer, latro, und von derselben wurzel geschick, geschickt, geschicklichkeit) gegeben, so daß das lernen zunächst ein an sich reißen, sich aneignen ist. Wenn demnach auch für das ältere griechisch die bedeutung schütteln, schwingen für *μανθάνω* höchst wahrscheinlich ist, so erklärt sich *Παδαμάνθης* ungezwungen als der gertenschwinger; wie wir an den obigen beispielen sehen eine passende bezeichnung für den richtenden könig, welcher die schaaren der abgechiedenen lenkt.

A. Kuhn.

De quelques noms du cygne et de l'oie.

L'ancien nom germanique de ce noble oiseau, en anglo-saxon ylfet, ylfete, ylfette (Boxhorn. Dict.), en scandinave âlft (Biörn.) en anc. haut allemand albiz, elbiz, alpiz (Graff), est resté jusqu'à présent sans étymologie satisfaisante. On a pensé tour à tour au latin albus, et au nom de l'Elbe, Alba, commun à plusieurs rivières de l'Allemagne. La première explication n'est pas soutenable, mais la seconde qui donnerait à albiz le sens d'oiseau de rivière, se présente d'une manière d'autant plus précieuse qu'elle semble appuyée par les langues slaves. Dans l'an-

cien slave, en effet, le nom du cygne est lebed' (Miklos. rad. slov.) ou labud' (Kopitar. gloss.), en russe lebed', en polonais lebeǰdz, en bohémien labut', en illyrien labut, etc.; et comme les Slaves appellent l'Elbe, Labe, il était naturel de voir, dans cette concordance une confirmation de l'étymologie allemande. L'ingénieur Pott lui-même a cherché à rendre compte de la terminaison slave -ud, en recourant à la racine sanscrite und de sorte que lab-ud' signifierait: auf der Elbe schwimmend.

Quelque curieuse que soit cette double coïncidence du nom de l'oiseau et de celui du fleuve, elle ne paraît due qu'au hasard. Elle se trouve, en effet, ébranlée déjà par le lithuanien gulbė, letton gulbis, qui évidemment appartiennent au même groupe, et dont le g initial serait inexplicable dans l'hypothèse à-dessus.

Déjà avant d'avoir reconnu l'origine véritable de ce nom, j'aurais soupçonné dans l'anglo-saxon yl-fete, un composé avec le nom du pied, fót, plur. fét, plus ou moins corrompu dans le biz, pour fiz, fuz, de l'ancien haut allemand, et le bed', bud', pour ped', pud', du slave; mais le yl, al, la, le, restait obscur même en rétablissant la gutturale perdue du lithuanien gul. Le sanscrit n'offre que peu de noms du cygne à côté de hañsa, qui désigne aussi l'oie*), mais ce dernier oiseau, qui est tout semblable, a une très riche synonymie. Or en cherchant s'il ne s'y trouverait point quelque terme composé avec le nom du pied, je suis tombé bientôt sur jâlapâd, qui a le pied réticulé, de jâla filet et de pâd. J'ignore si ce terme, que donne Wilson dans son dictionnaire, a été rencontré dans les textes comme un nom de l'oie ou du cygne, mais on voit dans l'Hitopadêça (Liv. IV. fab. 12. pag. 127 édit. Schlegel) que le chef des grenouilles est appelé jâlapâda, épithète qui convient aussi bien à l'amphibie qu'à l'oiseau.

Dès lors la lumière se fait immédiate et complète sur

*) Mānasālaya, mānasāukas le cygne sauvage qui habite le lac Mānasa; et mṛdugamanā, qui se meut doucement, nom commun au cygne et à l'oie.

les formes divergentes des noms européens. Les termes germaniques ont perdu le *j* initial, et *ylfet*, *albiz*, (pour *cylfet*, *chalfiz*) ne représentent plus que *âlapâd*; le slave *lebed'*, a sacrifié la première syllabe et n'a conservé que *lapâd*; enfin le lithuanien *gulbẽ* a laissé tomber la dentale finale, et répond à *jâlapâ*. — Ces mutilations en divers sens sont un exemple curieux et intéressant des altérations subies par les composés polysyllabiques antérieurs à la dispersion de la race arienne, et comme ces composés sont assez rares, ce nom du cygne est à tous égards digne de remarque.

Aux analogies déjà citées, il faut ajouter l'arménien *garab*, cygne qui se rapproche le plus du lithuanien *gulbẽ*; et peut-être aussi l'irlandais *gall* (pour *galb*?) que donne O'Reilly pour le cygne et le coq également. Ce nom aurait alors, suivant l'un ou l'autre sens, deux origines distinctes, dont l'une coïnciderait avec celle du latin *gallus*, et l'autre avec le sanscrit *jâlapâd*. Comme le nom de l'oie, *hañsa*, s'est répandu, par transmission, très au loin dans toute l'Asie, on peut soupçonner plus qu'une rencontre fortuite entre *jâlapâd*, et le nom mongol du cygne *galò*, *galun*, *gülen* etc. suivant les dialectes, raccourci de moitié, comme l'est peut-être l'irlandais *gall*.

Cette concordance remarquable entre les dénominations des deux oiseaux, doit encourager à chercher, dans la nomenclature sanscrite de l'oie, d'autres analogies avec les noms européens du cygne. C'est ainsi que *varalâ*, ou *vâralâ*, me paraît expliquer fort bien le latin *olor*, avec contraction de *va* en *o* et interversion des deux liquides. Le cymrique *alarch*, cornique *elerch*, semble se lier à une forme augmentée *valaraka*. La signification du mot sanscrit est obscure, car l'étymologie indiquée par Wilson, de *vâra*, troupe, vol, devient douteuse déjà par le fait que ce nom désigne aussi la guêpe, dont les habitudes sont plutôt solitaires. On ne saurait d'ailleurs séparer *varalâ*, de

varața, vârața, l'oie mâle, le jars, varați (fem.) l'oie femelle et la guêpe (cette dernière aussi varola et vareña). Ici encore l'explication donnée par Wilson (vâr, eau + aț aller) ne peut guère s'appliquer à la guêpe. Nous sommes donc réduits, pour ces formes diverses à la racine *vṛ*, dont les significations très générales, eligere, tegere, sustentare, arcere, laissent un champ trop vaste aux conjectures. La moins improbable, c'est que varața désigne le jars comme le défenseur naturel du troupeau d'oies, et la guêpe, comme se défendant elle-même avec son aiguillon.

Quoiqu'il en soit, je trouve dans varața l'origine du bas-breton garz, d'où provient le français jars. Garz est pour gwarz, le gw initial perdant souvent le w. Le cymrique gwart, qui y répond, n'a que le sens général de celui qui garde (cf. gaël. feart, cura, attentio) et il est à remarquer que ceci nous ramène à la racine *vṛ* par les verbes cymriques gwara, gwared, gwartu, gwarddu, tegere, defendere, arcere, etc.

Le grec *κύκνος*, me semble se lier aussi au nom sanscrit d'une espèce d'oie, *kôka*, *anas casarca*, the ruddy goose. Ce nom, qui désigne en même temps la grenouille, est sûrement une onomatopée. Benfey me paraît donc chercher inutilement une étymologie trop ingénieuse, en voyant dans *κύκνος* un composé exclamatif dans le genre de *karava*, *corvus*, et qui signifierait: quel chanteur! (de *r. kvan*, *kun*, sonare), par allusion à la croyance au chant du cygne*).

Il y a été conduit par une conjecture de Grimm (d. gr. II. 989) que *huon*, *gallina* pourrait provenir de *huohan*, en dépit du gothique *hana*, *gallus*, d'une racine perdue *hanan*, *hôn*, canere (ibid. 42). Mais si *hana*, comme cela est très probable, signifie chanteur, il est difficile d'admettre la perte d'une seconde gutturale, en présence,

*) Gr. wl. II. 63.

non-seulement du latin *cano*, mais des racines sanscrites, *kaṇ*, *kuṇ*, *caṇ* etc., et, avec l'hypothèse de Grimm, tombe le rapprochement de Benfey entre *huo han* et *κύκνος*.

L'origine purement imitative de ce nom ne saurait guère être mise en doute, car le cri habituel du cygne est précisément, *kouk!* *kouk!*; aussi se reproduit-il dans plusieurs noms étrangers aux langues indo-européennes, comme le syriaque *kôkô*, cygne et pélican, le turc *kughu*, le toungous. *gâg*, etc. Il faut ajouter le persan *cûcah*, cygne, comme intermédiaire entre *kôka* et *κύκνος*.

Encore une conjecture sur l'origine d'*ἔλεφας*.

En dépit de toutes les étymologies proposées, l'origine du nom homérique de l'ivoire, qui a passé à l'éléphant, est encore fort incertaine. Ma dérivation de *âravata**) n'a pas trouvé faveur aux yeux des maîtres. Pott, dont je regrette de n'avoir pu me procurer l'article inséré dans le journal de Hofer, la combat par des raisons qu'approuve Lassen (*Ind. a. k. nachträge* p. LXI), et Diefenbach (*Goth. wb.*) la trouve *gewagt*. En présence de cette triple condamnation, j'aurais mauvaise grâce à insister, et je suis prêt à la retirer, à condition que mon savant et spirituel contradicteur consente à renoncer aussi à son boeuf indien, qui me semble moins acceptable encore, soit pour le fonds, soit pour la forme. L'analogie du tibétain *lang*, qui désigne également le boeuf et l'éléphant, ne prouve rien tant qu'on ne connaît pas le sens étymologique de ce nom. Si *lang*, par exemple, signifiait primitivement: un gros animal, on comprendrait son application au boeuf et à l'éléphant, tandis que *eleph hindi*, boeuf indien, suppose une confusion peu probable entre deux qua-

*) *Journ. Asiat. Sér. IV. t. II.*